

## **Résumé**

Une conception réductionniste des relations humaines et de la gouvernance des États a pendant longtemps fait croire à l'opinion que la paix ne tient sa réalisation que par une politique de la terreur. Autrement dit, La paix ne peut s'obtenir que par la peur qu'inspire un pouvoir politique, la toute-puissance du souverain et la manifestation des feux passionnels. En réalité, la paix est à comprendre comme le lieu où l'homme se sent à demeure, c'est-à-dire, en plein équilibre avec lui-même, sa nature et les autres. Une gestion du pouvoir amplement et exclusivement orientée sur la violence, peut-elle vraiment conduire l'Afrique sur les chemins d'un devenir prometteur ? De toute évidence, les leçons que nous pouvons tirer de la récurrence des crises socio-politiques constitue un repère paradigmatique pour la construction du futur africain. Il importe alors, d'envisager une nouvelle hiérarchie des priorités se définissant en termes d'une forte prégnance du vivre-ensemble fondée sur une vision holistique de la construction de la paix en Afrique. En cela, les sociétés pourront se renforcer dans l'amélioration des conditions de vie des populations, l'accès à des soins de santé de qualité, en somme, l'expression de la dignité humaine. Il s'agira donc dans ce travail de montrer que la paix ne saurait se bâtir sur un argument lié à une quelconque menace, mais bien à une bonne gouvernance soucieuse de l'épanouissement de l'homme.

**Mots clés** : Défi, Dignité, Gouvernance, Holistique, Paix, Tranquillité

## **TOPIC: PEACE, A SAFETY PROSPECT FOR AFRICA.**

## **Abstract**

A reductionist conception of human relations and state governance in Africa has for a long time led to the belief that peace can only be achieved through a policy of terror. In other words, peace can only be achieved through the fear inspired by political power, through the omnipotence of the sovereign and through the manifestation of passionate fires that maintain the populations in an appearance of tranquillity. In reality, peace is to be understood as the place where man is feeling at home, that is, in full balance with himself, his nature and others. Can the management of political power, which is largely and exclusively oriented towards violence, really lead Africa on the path to a promising future? Obviously, the lessons we can learn from the recurring socio-political crises constitute a paradigmatic benchmark for the construction of the African future. It is therefore important to consider a new hierarchy of priorities defined in terms of a strong emphasis on living together based on a holistic vision of peace building in Africa.

In this regard, societies must strengthen the improvement of the living conditions of their populations, access to quality health care, in short, in the expression of human dignity. This work will therefore show that peace cannot be built on an argument linked to any threat, but rather on good governance that is concerned about human well being.

**Keywords:** Challenge, Dignity, Governance, Holistic, Peace, Tranquillity

## **Introduction**

Si la paix a valeur de référence dans notre société, c'est parce qu'elle a le sens d'un principe éthique fondamental pour chaque individu. Plusieurs détenteurs du pouvoir se réclament le droit de s'inscrire dans la ligne du meilleur régime politique en respectant les droits de l'homme et en garantissant la paix au creux de la vertu de l'âme et de la raison. Mais à l'expérience, ceux-ci versent dans un champ magnétique traumatisant pour le peuple, parce que l'État, au lieu de se construire, se délite du fait de l'humanisme d'un souverain qui se mue en humanitarisme. L'on assiste à la promotion de la paix par la culture de l'inhumain, la culture de l'indignité, la manifestation des feux passionnels et de l'armement permanent. Nous avons une acception de la paix manifestement orientée sur la crainte que pourrait susciter un pouvoir politique. Le malaise qu'entraîne cette situation explique éloquemment la récurrence des conflits socio-politiques en Afrique. Alors que la paix devrait se construire sur l'amélioration des conditions de vie des populations, elle est au niveau du continent, tout orientée dans une approche qui réduit sa compréhension et sa signification. Cette conception réductionniste de la paix n'est-elle pas la raison qui est à l'origine de la résurgence des conflits socio-politique en Afrique ? La compréhension holistique de la paix n'est-elle pas la condition nécessaire et suffisante susceptible de régler les problèmes liés à la gouvernance politique en Afrique? Nous partons de l'hypothèse que penser la paix sous sa dimension riche et plurielle, constitue le gage de la construction d'un meilleur devenir des peuples. Nous avons pour objectif de montrer que la réalisation de la paix, passe par l'épanouissement de l'homme et de tout l'homme. Dans le cadre de ce travail, la méthode analytique et la méthode holistique nous seront utiles. Notre réflexion comprend trois moments. Le premier moment porte sur le titre suivant : la paix entre exigence théorique et défi politique. Le deuxième moment voudrait comprendre la paix à travers une réflexion sur la guerre. Le troisième moment s'articule à penser le devenir de l'Afrique.

## **1. La paix entre exigence théorique et défi politique**

### **1.1. Une conception parcellaire de la paix**

La gouvernance peut être définie comme l'observation de règles toutes particulières susceptibles de créer, pour les citoyens au sein d'un État, les conditions d'une vie paisible au plan politique, social, économique, juridique. La

paix apparaît comme la pierre d'angle de l'établissement de la bonne gouvernance. Bien comprendre la paix, c'est arriver à l'établissement du respect des droits et des libertés, en un mot, la valorisation de l'humain. Elle est le lieu où l'épanouissement de l'homme est posé comme un idéal. C'est pourquoi, le respect des principes communs peut et doit être fondé sur le libre consentement et non sur la menace ou la coercition. Le souverain ne saurait garantir la paix intérieure ni par un armement permanent, ni même par une quelconque puissance militaire dont il pourrait se prévaloir. Aucun État ne peut par cette option, garantir les conditions d'une paix durable en Afrique. Ainsi dans de nombreux pays, l'on assiste à des crises qui plombent le développement. Le Tchad, le Togo, le Congo-Brazzaville, la Côte-d'Ivoire, l'Égypte, nous donnent l'image éloquente d'un malaise dans la gestion du pouvoir politique. Ces pays ont entre autres maux, en partage, la non limitation du mandat présidentiel et la violation des droits de l'homme pendant les manifestations à caractère politique. La rengaine à l'œuvre dans ces pays, se résume au maintien de l'ordre et à la préservation de la paix par tous les moyens.

La référence à la raison machiavélienne est bien souvent le fait de certains États ou souverains qui voient en celle-ci, une panacée. La raison machiavélienne est vue et pensée comme une forte dose de salut. C'est celui qui croit être le plus fort qui s'impose pour saborder les droits des autres. Le règne de l'arbitraire et les violations des droits de l'homme, sont légion dans un tel cas de figure. En ce sens, il n'est pas moins vrai de percevoir en cette raison, une stérilisation microbienne. Éric Weil (1981, p.5) pense pour cette raison que

L'essence de l'État est la loi ; non point la loi du plus fort, la loi du bon plaisir, la loi de la générosité naturelle mais la loi de la raison dans laquelle tout être raisonnable peut reconnaître sa volonté raisonnable.

La gestion des hommes dans un État n'est pas à comprendre sous l'angle de l'absolutisme ou du cynisme politique. La promotion des vertus d'humanisme, de justice doit être le questionnement permanent qui assure la vitalité de l'État et des citoyens. C'est à ce sujet que Kant pense bien que la politique doit se soumettre à la loi morale. E. Kant (1949, p.173-174) à ce sujet écrit :

deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelle et toujours croissante, à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi (...) La seconde commence au moi invisible, à ma personnalité et me représente dans un monde qui a une véritable infinité, mais dans lequel seul l'entendement peut pénétrer et avec lequel (et par cela même aussi avec tous ces mondes visibles) je me reconnais lié par une connexion, non plus comme la première, simplement contingente, mais universelle et nécessaire.

Comme nous pouvons le constater chez E. Kant, rien de ce que fait l'homme, ne doit se détacher de la loi morale. Ainsi, la politique doit toujours se demander si ses décisions sont universalisables. Cela veut dire que même si la

politique et la morale sont deux sphères différentes, elles n'ont aucune raison de s'exclure. Bien au contraire, elles constituent une pièce aux deux faces indissociables reconnaissables aussi bien par l'avère que par le revers. Nous sommes avec Kant dans la ligne de réflexion d'une pensée holistique qui nous ouvre à l'idéal d'une réalité pragmatique qui montre que l'homme n'est pas fait que de chair et de sang, mais de dignité. Autant dire, que vivre, c'est s'ouvrir soi-même à la vie en donnant vie à la vie.

Il s'agit de comprendre que dans une nation, la paix ne peut être produite par la terreur et l'insécurité. La paix armée, entretenue par le moyen de la manipulation et des manœuvres politiques, n'est en réalité qu'une paix factice. À preuve, dans de telles situations, diverses méthodes sont en usage. Ce sont : l'intoxication, les campagnes d'intimidation, la propagande, les mises en scène judiciaire, la diabolisation, etc. Par ces moyens, le pouvoir politique entend fragiliser le peuple, mais en le faisant, il est lui-même habité par la peur et se fragilise lui-même. Car un pouvoir, qui entend maintenir l'ordre par la culture du désordre et la paix par la guerre qu'il fait permanemment au peuple, ne saurait être véritablement connu comme un pouvoir fort. Un tel pouvoir se donne l'impression d'être fort quand bien même il est inefficace. Toute la substance de cette réflexion nous est montrée par J-J. Rousseau (1973, p. 64) : « le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit, et son obéissance en devoir. » Il apparaît ainsi pour Rousseau que la force ne fait pas droit ni ne décide de ce qui est juste. Autant dire qu'elle ne conduit pas à s'assurer une sûreté et une plénitude vitale.

Un pouvoir politique ne peut avoir tout son sens, que si, la promotion de sa politique de paix permet non seulement aux libertés des uns et des autres de s'exprimer et de coexister, mais également permet que la liberté soit morale. C'est à ce prix que le pouvoir politique peut garantir la sûreté qui a plus de valeur que la sécurité. Ainsi par exemple, quand la sécurité est assurée par la surveillance armée, la sûreté nous montre tout le contraire. C'est dire qu'elle exclut la peur, la crainte, les intimidations et tout ce qui s'y rattache. Au regard de cette situation, il convient de penser les conditions de réalisation de l'épanouissement de l'homme qui prend en compte toutes les dimensions de l'humain.

## **1.2. Dimension holistique de la paix**

Le concept de paix a sa signification dans toutes les langues. Dans les cultures africaines spécialement dans certaines langues akan, un groupe linguistique de la Côte d'Ivoire, le mot « Té » en langue attié par exemple, veut dire oreille et « Tsonyi » signifie littéralement apaiser. En somme, la paix s'entend dans le sens de l'oreille apaisée. Le terme baoulé du concept, un groupe linguistique du centre de la Côte-d'Ivoire nous le signifie comme suit : « fô oundi » ce qui veut dire manger le calme. La paix se traduit de manière symbolique selon

les aires culturelles. En pays mandingue, elle est représentée par l'eau, le cola et la poudre de piment. En pays akan, il est représenté par le rameau.

Dans les cultures non africaines, notamment dans la Grèce antique, la paix est symbolisée par l'image d'une femme à l'air calme et majestueux, portant à la main un rameau d'olivier, et qui souvent, foule aux pieds des armes brisées. La mère de la paix est Thémis, déesse de la justice. Le Livre de la Genèse désigne la paix comme le lieu de la profusion, de la tranquillité, de la sérénité, de l'innocence. La paix, ce lieu qui manifeste la non-violence, appelle les hommes à vivre la liberté intérieure par la maîtrise de leur passion, et la liberté extérieure, caractéristique du respect de la vie des autres.

Dans la traduction du sens de la paix, l'absence de la guerre est bien souvent mise en avant. Mais cette acception mérite d'être dépassée. La paix est un état de bien-être dans toutes ses dimensions politique, économique, sociale, culturelle, écologique, mentale. C'est une vision de l'homme dans les sphères liées aux valeurs de liberté, d'égalité, de tolérance, de bien-être ou de bonheur. À ce titre, il ne saurait exister de paix pour une conscience inquiète qui a perdu toute espérance. Où est donc la paix pour ces jeunes qui, en quête d'un mieux-vivre, se laissent mourir dans l'immigration clandestine dans les rives de Lampedusa<sup>1</sup> ? Où est donc la paix pour ces jeunes africains qui, à chaque instant de leur vie, sont en larmes dans l'incertitude d'un devenir matutinal ? Où est donc la paix quand les populations ont faim et ont soif de justice dans de nombreux pays ? Où est donc la paix quand les dirigeants politiques manifestent leur appétit boulimique du pouvoir et leur indifférence face aux préoccupations de leur peuple ?

La vraie guerre qui s'impose à l'humanité, c'est la guerre pour la paix dans sa dimension holistique. Il s'agit dans ce sens, de la promotion des valeurs liées à l'amélioration du bien-être de l'humanité, de l'élimination de la pauvreté, de la faim, de la mise en route d'une politique soutenue pour l'éducation, la santé. Il s'agit dans ce sens de la promotion des droits de l'homme. La théorie de la paix holistique repose sur l'humanisme, la justice, l'écologie, l'environnement, la culture et la religion. Toutes ces valeurs reposent sur le respect de soi, des autres, le respect de la nature. Lanciné Sylla (1985, p. 74-75) dit à ce sujet qu'il faut la

paix interne et externe pour l'individu, pour le groupe, pour la nation, pour le monde et par le dialogue. Mais aussi dialogue avec la nature, l'environnement pour éviter un déséquilibre écologique, un conflit cosmique qui ne pourrait qu'être mortel pour l'espèce humaine et pour notre univers.

Les énormes moyens qui sont mobilisés dans les guerres surclassent les fonds qui sont accordés au plan international aux organismes et centre de

---

<sup>1</sup>Lampedusa est une île italienne qui reçoit des vagues d'immigrés clandestins provenant de l'Afrique. Ceux-ci sont à la recherche d'une vie décente mais ils font face à la dure réalité quand ils échappent au naufrage en mer. Ils sont recueillis sur cette île dans un état de dénuement total et dans l'épuisement.

promotion de la paix. Or c'est de cette valeur liée à la paix que dépend la survie de l'humanité. Pensons renverser la tendance en nous laissant nourrir par l'idée que la paix se prépare par la paix, c'est-à-dire par la mise en marche d'une politique qui promeut l'humanisme, la justice, la solidarité. L'irénologie de Victor Werner, science de la paix, doit supplanter la polémologie de Gaston Bouthoul, science des stratégies de guerre. En cela, cette réflexion adressée aux chefs d'État américains et soviétique d'alors en 1954 par Raoul Follereau, (1956, p.48) le vagabond de la charité, retient notre attention :

Donnez-moi un avion. Chacun un avion. Un de vos avions de bombardement dernier modèle, cela va de soi parce que j'ai appris que chacun de ces engins coûte cinq milliards de francs. Alors j'ai calculé qu'avec le prix de deux de ces avions de mort, on pourrait soigner tous les lépreux du monde.

Une théorie philosophique de la paix ne consiste pas à opposer une apparente tranquillité au désordre de la guerre ; car autant la guerre touche et fragilise toute la dimension de l'humain, autant la paix le renvoie à un entier accomplissement de son être. La paix est un culte de la vie dont l'homme tire plus de force parce qu'elle lui permet d'avoir accès à ce qui est utile et même essentiel dans sa vie et pour sa vie. La paix est nécessaire dans le cadre de la gouvernance pour tout État. Voilà pourquoi B. Spinoza (1966, p. 38) l'inscrit dans le registre d'une éthique de la vertu :

Quand nous disons que l'État le meilleur est celui où les hommes vivent dans la concorde, j'entends qu'ils vivent d'une vie proprement humaine, d'une vie qui ne se définit point par la circulation du sang et l'accomplissement des autres fonctions communes à tous les autres animaux, mais principalement par la raison, la vertu de l'âme et la vie vraie.

Pour Spinoza, l'État le meilleur est celui qui promeut la paix, c'est-à-dire, qui met les citoyens dans un équilibre psychosomatique, le lieu de l'expression d'une vie proprement humaine, c'est-à-dire, s'inscrivant dans un véritable accomplissement. Dans cette approche, aucun détenteur du pouvoir ne peut faire la guerre à son peuple s'il est tenu par l'éveil de ces trois qualités que sont : la raison, la vertu de l'âme et la vie vraie. Dans ce sens, faire la paix, revient à dire que l'on a compris tout le désordre qui se rattache à la guerre.

## **2. Comprendre La Paix Par Une Réflexion Sur La Guerre**

### **2.1. De la figure hideuse de la guerre**

Parler de paix induit à penser à son contraire : la guerre. La guerre est le lieu du trouble ou du déséquilibre qui se produit dans l'esprit. Une telle conscience ne peut faire abstraction de notre habiter. L'habiter renvoie à une multiplicité de relations. C'est l'expression de l'écologie qui invite à comprendre nos relations dans le sens du multiple, c'est-à-dire, l'homme en interaction avec la nature, son environnement et tout ce qu'il renferme. Il peut être caractérisé par un moment de

menace ou de peur qui habite notre conscience. L'homme se laisse, à cet effet, prendre de trouble quand surviennent les calamités de l'environnement. La tempête, la foudre, les inondations, la sécheresse, les séismes, sont de nature à produire un déséquilibre en l'homme. L'homme craint la destruction ou l'épuisement des ressources naturelles dont dépend sa survie. La raréfaction de l'eau, le changement climatique est de nature à créer une atmosphère d'insécurité dans l'esprit de l'homme.

Les maladies et leurs mystérieuses contingences, la sorcellerie et les blessures qui s'y rattachent, sont à inscrire dans la catégorie du terrifiant. On peut, au regard de cela, reconnaître que toutes ces figures troubles de la vie de l'homme, constituent un premier ordre de manifestation de la crise de notre unité synthétique ou d'absence de quiétude en l'homme. C'est le lieu de comprendre qu'il s'agit de la guerre dans l'une de ses expressions.

La guerre a le sens d'un fléau universel se caractérisant par la haine, une capacité de destruction, le lieu du triomphe de la force aveugle et de l'animosité naturelle. Elle est le lieu où se tissent des stratégies qui sont conduites par des antagonismes irréductibles. Ainsi, pour L. Reychler (2000, p.22), la violence consiste

en des actions, des mots, des attitudes, des structures ou des systèmes qui causent un préjudice physique, psychologique, social ou environnemental et/ou empêchent des gens d'atteindre leurs pleines potentialités humaines.

La guerre a un caractère identificatoire et un caractère discriminant. Autrement dit, elle est le lieu qui pose la présence d'une autre présence, c'est-à-dire que non seulement, l'on ne fait pas la guerre au vide ou dans le vide, mais également, l'on connaît dans une certaine mesure, celui à qui l'on fait la guerre ou qui nous fait la guerre. Dans un autre sens, le regard que se portent ces deux présences est de nature oppositionnelle. À la vérité, la guerre met en jeu des intérêts qu'on ne veut ou qu'on ne peut pas sacrifier. La rencontre de ces intérêts, lorsqu'elle apparaît sous la figure des contraires inconciliables, crée une tension. Ainsi par exemple, lorsque le 11 septembre 2001 aux États-Unis d'Amérique, un groupe de pirates se livra à une attaque contre les deux tours jumelles connues sous le nom de *world trade center*, il savait déjà envers qui, il avait nourri son mécontentement ainsi que ce qui l'opposait aux Américains.

Cette guerre ou cette violence a dans son déploiement huit coûts : coût spirituel, coût humanitaire, coût psychologique, coût culturel, coût social, coût écologique, coût politique, coût matériel. Destruction de vies humaines avec des millions de morts, situation d'anomie, instabilité institutionnelle, état de paupérisation, destruction des biens, des structures d'accueil, des infrastructures, constituent la preuve de cet argument lié aux coûts de la guerre. Ces coûts sont une véritable menace à la paix. Mais la guerre n'a pas toujours un sens négatif.

## 2.2. Une figure positive de la guerre

Le caractère destructeur de la guerre nous fait, de prime abord, penser qu'elle est le lieu absolu du mal. En réalité, la guerre n'est pas mauvaise en soi. Elle a un arrière-fond de positivité. Elle est nécessaire à l'épanouissement biologique de l'humanité, parce qu'en tant qu'individualité se rendant présente, elle se crée une autre individualité, c'est-à-dire, son opposé, pour l'équilibre de la vie. Elle est porteuse du devenir des nations. Elle apparaît comme le moment de préparation d'un futur. Dans son déploiement, la guerre rend compte de son caractère spectaculaire et exerce sur les hommes, une attirance, une curiosité et une fascination. Les horreurs physiques et morales auxquelles l'on assiste pendant la guerre, impriment dans le comportement des peuples, la construction d'un sentiment humaniste parce qu'ils se confortent dans l'idée de ne plus vivre de tels moments dantesques. Le sentiment de Friedrich Hegel (1940, p. 371) est caractéristique à ce niveau : « Dans les guerres et les rivalités (...), on a des combats pour la reconnaissance d'une certaine valeur de civilisation ». Pour lui, la guerre constitue le creuset des vertus et forge le sentiment d'appartenance collective.

Ainsi par exemple, la guerre qui éclate aux États-Unis de 1861 à 1865 entre le nord et le sud, permet de payer le tribut qu'il fallait pour réaliser une fédération. Au centre de ce conflit, se trouve l'idée d'abolition ou non de l'esclavage. Le sud était réceptif à l'idée d'esclavage. Le nord y était opposé. Cette non-convergence de vue conduit, à partir de 1861, certains États du sud tels la Géorgie, la Caroline du sud, le Mississippi, la Louisiane, la Floride à faire sécession. Cette sécession s'étendit à tous les onze États que comptait le sud qui était moins pourvus en ressources économiques. Le nord comptait dix-neuf États plus riches en raison de ses ressources économiques nombreuses. Les deux régions furent poussées au conflit par la peur qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre. Le désastre que va entraîner cette guerre permet aux Américains de prendre conscience et de s'élever au niveau de la compréhension du triomphe de l'union.<sup>2</sup>

Après la deuxième guerre mondiale, vint le moment pour les nations de se donner des moyens pour asseoir des instruments de construction et de préservation de la paix dans le monde. L'Organisation des Nations Unies (ONU) est une forme d'expression de cette dynamique. L'on se résout pour ainsi dire à une idée réconfortante de récusation de la guerre entre les nations par une formule expressive : « plus jamais ça ».

La guerre crée un sentiment plus fort pour la patrie et un héroïsme qui conduit à affronter la vie avec plus d'optimisme. Elle rapproche les citoyens et conduit à un sentiment d'appartenance collectif. Elle donne l'occasion de s'affranchir de la routine de la vie civile et d'une existence en crise d'aventure

---

<sup>2</sup>Cette thèse de la guerre de sécession est développée par Alan BARKER in La guerre de sécession, 1972, Paris, Seghers, p.309.



nouvelle. La guerre, à la vérité, se pose et se présente à nous en termes d'affrontement, mais force est de reconnaître qu'elle a un caractère intérieur. En cela, la véritable guerre qui mérite d'être menée est la guerre dans son véritable symbolisme, c'est-à-dire cette guerre pour la destruction du mal et le rétablissement de la paix. Il s'agit précisément de cette guerre intérieure pour l'unification de l'être.

Vivre dans l'optique de la détermination que le conflit conditionne notre vie, c'est comprendre qu'aucune société ne peut et ne doit rester dans le statisme. C'est le mouvement conflictuel qui fait vivre et subsister toute société. Ainsi pour George Simmel, le conflit n'est pas un accident dans la vie des sociétés, il en fait partie intégrante. Cette approche n'induit-elle pas à penser à la paix que nous recherchons ? Mais cette paix n'est pas toujours comprise dans sa dimension de profondeur.

Guerre et paix apparaissent comme deux réalités inséparables. Même si elles semblent contradictoires, il apparaît que l'allusion à l'une induit la présence de l'autre. Dans cet ordre, l'on semble s'inscrire dans une sorte de causalité nécessaire qui fait qu'elles se succèdent et semblent s'engendrer. La référence à la guerre est en réalité le moteur de toute recherche fondamentale sur la paix. C'est ce qu'exprime G. Bouthoul (1974, p.71) :

Les recherches sur la paix sont inséparables des recherches sur la guerre. Elles peuvent se développer parallèlement mais n'en demeurent pas moins inextricablement liées. Non seulement par opposition logique et dialectique, mais aussi par l'expérience vécue. Il est impossible même de concevoir la paix sans comparaison et référence implicite à la guerre. De même que, s'il n'existait pas la maladie et la mort, l'idée de santé serait dépourvue de sens.

Comme on le perçoit, la guerre n'est pas en soi une réalité négative. Elle est, et apparaît comme le moment qui induit une réflexion sur la paix. Voilà pourquoi, s'il existe une science qui permet d'étudier et de penser la guerre à savoir la polémologie, l'irénologie au contraire, est cette autre science qui permet de penser la paix et de la construire. L'on pourra parler de la construction du devenir de l'Afrique.

### **3. Penser Le Devenir**

#### **3.1. Construire une Afrique digne**

Les moments où les hommes sont rabaissés, se déroulent sous nos yeux et sont à inscrire dans le cadre de ce que l'on peut appeler indignité. Guerre, immigration clandestine, exécution sommaire, boulimie du pouvoir, barbarie dans toutes ses dimensions. Où est donc passée notre humanité pour que nous ne puissions pas ensemble habiter la terre ? Si nous avons à nous plaindre d'une inconduite liée à l'indignité, nous avons tout de même à nous réjouir d'un appel qui nous conduit à une espérance, à savoir celle liée à une politique de la dignité. S'il me vient à l'esprit de dire que je ne peux être le gardien de mon frère, j'ai dans une

certaine mesure à répondre de ce qu'il devient ou de ce qui lui arrive, parce que j'habite la terre avec lui et par conséquent, il nous faut faire humanité ensemble.

Si nous avons à nous plaindre des gouvernants dans l'exercice de leur pouvoir, c'est en d'autres termes, nous interroger sur l'idée de dignité. Celui qui ne se sent pas en liberté de s'exprimer, celui qui se sentira toujours dans le besoin, parce que manquant du travail, fondera toujours en questionnements cette préoccupation liée à la dignité. Car le travail libérateur est ce qui procure et garantit à l'homme sa subsistance, mieux sa dignité. Outre, ces facteurs, la sécurité compte au nombre des déterminants de la dignité, car tous les membres du corps social sont guidés par le souci de vivre en toute quiétude. Loin de penser à un état de nature à caractère hobbién où l'homme est un loup pour l'homme, les membres de la société ont besoin de se sentir hors de danger.

La dignité est un principe directeur des relations humaines, une exigence d'humanité pour soi et pour les autres. C'est justement ce qui instille en moi de reconnaître en l'autre, un droit inaliénable même si j'estime qu'il a tout perdu. Ainsi que le dit en substance Hannah Arendt, l'homme peut avoir tout perdu sauf « le droit d'avoir des droits ». En d'autres termes, l'on peut l'appeler cette ouverture du cœur que j'oriente vers l'autre et qui me fait me confondre à lui. L'on est comme dans un *contrat naturel*<sup>3</sup> qui m'interdit de penser que je suis celui qui se rend comme maître et possesseur de la nature ou maître de la vie des autres. Dire qu'on a par exemple droit de vie et de mort sur quelqu'un, c'est nier sa dignité. Or la dignité nous situe dans l'optique de ce que E. Kant (1985, p.285) nomme l'impératif catégorique : « agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. »

Cet énoncé kantien invite à la récusation de tout calcul de nature égoïste. Il est même un vibrant appel à la générosité qui fait bien souvent coïncider ce que chacun veut bien pour lui, à ce que veut la communauté. Au sein de l'État, l'on pourrait dire : faire coïncider les besoins du détenteur du pouvoir aux aspirations des citoyens. Agir ainsi, c'est avoir le souci de soi et des autres. C'est pourquoi dans une Afrique où l'égoïsme et l'avidité ont induit des conséquences sur la dignité du grand nombre, l'on doit être à l'œuvre. L'Afrique n'a que faire de l'ontologie du chaos, d'une vie versant dans l'anomie et le cynisme. L'Afrique ne pourra compter parmi les grands ensembles politiques et économiques que dans le sens où les rapports entre le souverain et les citoyens sont définis sous les auspices de l'État de droit. Ce sera le lieu où le pouvoir politique s'exerce à la loi et non à la maîtrise. Il s'agit là de l'institution d'un droit à la sûreté qui est un droit politique

---

<sup>3</sup>Le contrat naturel est la reprise du titre de l'ouvrage de Michel Serres. Le moyen à partir duquel une société peut être viable passe par un contrat qui établit l'effectivité du droit et de la justice. Cela se laisse percevoir comme un respect à devoir à la nature. Ce pacte singulier du droit et de la justice à conférer à la nature, est fondateur d'une éthique de la vie. Car autant l'homme a vitement besoin de la stabilité de la nature, autant la nature a besoin de la sagesse de l'homme pour qu'elle ne soit pas détruite.

anti-esclavagiste. C'est le véritable lieu de la promotion de la paix et du bien-être. Car il ne s'agit pas de mettre dans un tel État la force, mais faire en sorte que la morale puisse s'appliquer à la politique pour que dans leur rapport, ce qui est juste, soit fort et ce qui est fort, soit juste. C'est cette capacité d'établir la loi morale dans notre agir qui permet de reconnaître la dignité de l'être humain. C'est une loi qui se perçoit dans l'impératif catégorique qui nous interdit de traiter autrui comme un simple moyen, et exige qu'on le respecte comme une fin en soi.

Penser l'Afrique de la dignité, c'est l'inscrire dans une grille qui la conduit à retrouver son enracinement profond pour s'élever en une hauteur non point orgueilleuse, mais construite. Cet effort, Cheikh Anta Diop l'y conduit par une véritable articulation de la restauration de la conscience historique :

Le Nègre ignore que ses ancêtres qui se sont adaptés aux conditions matérielles de la vallée du Nil, sont les plus anciens guides de l'humanité dans la voie de la civilisation ; que ce sont eux qui ont créé les arts, la religion (en particulier le monothéisme), la littérature, les premiers systèmes philosophiques, l'écriture, les sciences exactes. (C. A. Diop 1990, p. 48).

L'on voit chez C. A. Diop l'affirmation d'une intelligibilité de l'histoire étant entendu que l'origine qu'il exprime traduit, pour le peuple africain, la manière objective d'être histoire. L'idée du penseur s'inscrit dans un souci de rompre d'avec une certaine tradition à laquelle se rattache l'africanisme. Le fait pour lui de dater dans le temps et en un espace déterminé le vécu du peuple africain en ces différents moments et différentes mutations, en est la preuve. La fondation d'une conscience nouvelle née de la désacralisation de l'Autre et de l'identité négative reste le constituant de l'herméneutique diopienne. En invoquant la question de l'origine qui se trouve être un moment universel des peuples pour la connaissance de leurs valeurs, C. A. Diop ne fait pas que rendre au peuple africain ce qu'il est et ce qu'il a, mais il établit une logique essentielle pour l'humanité.

L'origine par son rapport singulier avec l'authentique est ce qui fonde l'être. L'antériorité du fait nègre et de la civilisation de l'Égypte ancienne dans l'histoire de l'humanité, a bien là, tout son sens. Par sa démarche, C. A. Diop s'oppose au paradigme ancien qui, dans la production du savoir, véhiculait l'idée d'une expertise vis-à-vis des problèmes africains.

### **3.2. Comprendre d'abord le sens de l'Universel et gouverner ensuite**

Il prévaut, de plus en plus dans notre monde, cette manifestation de la différence qui atteint une dimension cellulaire. Même au sein d'un espace donné, l'on s'ingénie à trouver des différences en raison d'intérêts précis. Le règne de l'acceptation de l'autre fait place à la peur de l'autre. Ce dernier se pense désormais comme une véritable menace. Cet imaginaire suprématiste constitue, à la vérité, l'un des maux dont souffre l'Afrique. L'on peut, au nombre de ces

situations, citer le génocide rwandais de 1994<sup>4</sup>. Lorsque dans notre monde, l'on se déploie, par le biais d'un certain nombre de mesures, à contrôler les mouvements migratoires de manière rigoriste, c'est au nom d'une fragilisation désormais évidente du « tout monde » dont parlait Edouard Glissant. Ce refus de se dilater et de dépasser les limites de nos sociétés provient d'une relation d'inimitié. C'est au nom de cette relation d'inimitié qui est devenue l'autre nom de notre monde, que Achille Mbembe (2016, p.173) écrit : « la condition terrestre n'a jamais été le lot unique des hommes. Demain, elle le sera beaucoup moins encore qu'hier. Désormais, il n'y a de puissance que fissurée, divisée entre plusieurs noyaux »

On ne parvient pas à l'humanité si l'on se cristallise sur nos appartenances familiales, régionales, groupales et même celles liées à nos partis politiques. Penser l'Afrique et la saisir au cœur de sa réelle présence exige que l'on cherche à la comprendre à partir de son histoire. Qu'on se situe soit, au niveau des crises politiques, économiques, soit, des crises sociales, culturelles, l'on est dans l'évidence d'une certaine dynamique des relations humaines, comprise comme piétinement et ensablement dans l'obscur. Cela se dit ainsi d'une sphère qui tombe sous le coup d'une réduction anthropologique et même d'une biographie subjectiviste. Comprendre qu'il y a crise et en prendre conscience, c'est se situer dans l'optique de l'engagement dans un moment singulier où doit se décider un chemin pour élever l'esprit à un univers de liberté. C'est pourquoi, le libre retour à l'Universel constitue pour l'Afrique, un impératif. Autant dire que la vie entre les hommes ne saurait renvoyer à une plate uniformité, mais dans une visée d'humanisation manifestée comme acte d'amour qui nous montre qu'il n'existe pas un ailleurs parce que l'ailleurs, c'est d'abord nous. Loin de se situer dans l'immédiateté de sa culture, de son horizon, dans l'enfermement, le devenir de l'Afrique est à rechercher dans un besoin de dialogue, d'échange, d'ouverture sur l'autre.

Assumer notre être en ce monde n'a nul rapport avec notre origine régionale, ni même avec la couleur de notre peau. L'essentiel de notre vie doit tenir sur ce qui fait l'humanité et non ce qui la compromet et la fragilise. Se sentir dans une présence active de l'humaine condition que l'on n'est pas uniquement pour son moi propre, mais pour l'autre pour qui nous sommes également l'autre dans une relation intimiste, manifeste la cordialité, l'amitié, l'entente, l'humanisme. La vie est véritablement vie parce qu'elle est tournée vers, parce qu'elle est mouvement ininterrompu. La différence se conçoit mieux dans une reprise pensante qui est acceptation de ce que nous n'avons pas et que l'autre possède. Ici la différence n'a pas la signification de ce qui est fermé sur soi, c'est-à-dire sans aucune ouverture à

---

<sup>4</sup>En avril 1994 au Rwanda, deux peuples frères : Hutu et Tutsi se laissent aller à une instrumentalisation qui les conduit à se haïr et à établir entre eux une cloison étanche. Cette crise atteint son paroxysme lorsque l'avion transportant le président Juvenal Habyarimana (un Hutu) est abattu par des inconnus. La responsabilité de ce coup est attribuée au Tutsi. C'est le début du génocide qui entraîne plus de 800.000 morts.

l'autre. C'est en cela que la différence est principe de vie ; car comme le pense Augustin Kouadio Dibi (2018, p. 109-110) :

Si je dis 1, rien ne m'empêche de dire 2, 3, 4,5 et ainsi de suite, à l'infini. De 1 à 1000, au fond, il n'y a aucune richesse, puisque c'est 1 se répétant mille fois au-delà de lui-même envoyé, dans un procès qui n'a aucun sens immanent : la coexistence des termes y est caractérisée par une indifférence mutuelle, car chacun est simplement aussi comme tous, et tous valent comme chacun.

L'on est véritablement homme que par le sens des relations que l'on établit avec l'autre et qui est vivre-ensemble dans l'entente. C'est tout comme une volonté irrépressible de dilater notre cœur jusqu'aux dimensions plurielles des hommes. À m'ouvrir à l'autre jusqu'à être étranger à moi, c'est le véritable sens de l'humanité parce que chacun de nous est un fil tissé en plusieurs couleurs. En cela, l'ouverture est, à la vérité, le moment constructif de notre altérité. À preuve, on ne reçoit que, quand l'on s'ouvre. À cet effet, la plante ne tient-elle pas sa croissance de son ouverture aux substances nutritives ?

L'Afrique et les Africains ont à s'instruire de cette donnée première-indispensable qu'est l'Universel pour se connaître et se comprendre, pour se gouverner et mieux gouverner. Comprendre désormais que l'une des grandes tragédies dans l'histoire de l'humanité a été la restriction du prochain en la tribu, à la race, à la classe, à la nation, c'est tout comprendre du questionnement lié au devenir de notre monde. Autant dire que le plus important reste ce que l'on peut appeler la fraternité humaine. L'homme doit vivre dans une praxis de solidarité parce qu'il est sans cesse lui-même et l'autre. Ce n'est que par ce supplément d'âme qu'il peut donner au monde une substance humaniste. Savoir que le tout de la vérité ou de la lumière ne peut être uniquement le propre de notre espace, de notre culture, c'est comprendre qu'on a l'humanité en partage avec les autres.

## **Conclusion**

La compréhension holistique de la paix, n'est-elle pas la condition nécessaire et suffisante susceptible de régler les problèmes liés à la gouvernance politique en Afrique ? Telle est la problématique de notre cheminement intellectuel. Si gouverner relève d'un acte proprement humain, comment alors comprendre que la politique se laisse prendre dans les rets de la prédation ? Ce que l'on appelle vie de l'homme doit être pensé dans un sens qui fait rupture avec les animaux. C'est pourquoi La paix qui devra être construite devra s'ouvrir de manière généreuse à l'altérité par son caractère dynamique. Elle devra se nourrir de l'intelligence de toutes les forces vives de l'Afrique parce que habitée par la promotion de la justice, du partage et de l'équilibre. Par cette assumption, la gouvernance politique devra tracer les nouveaux cadres d'une construction de l'humanité comme lieu de sacralité de la vie, du respect de la personne et des droits inaliénables. En cela, comprendre la paix dans sa dimension holistique, c'est comprendre la vie, c'est la promouvoir, c'est la célébrer. C'est là que réside le

nouveau commencement de l'être qui après s'être recueilli trouve son point d'ancrage dans un état de résilience pour s'ouvrir au devenir matutinal de son être, de l'Afrique. Disons ne Afrique soucieuse de la dignité de tous les Africains. C'est de promotion de cette pédagogie de paix que les gouvernants devront s'inspirer. C'est là que réside le bonheur auquel aspire l'humanité.

### **Références bibliographiques**

- BOUTHOU L Gaston, 1974, *La paix* (Que Sais-je ? n°1600), paris, Karthala.
- BARKER Alan, 1972, *La guerre de sécession*, 1972, Paris, Seghers.
- DIBI Kouadio Augustin, 2018, *L'Afrique et son Autre : la différence libérée*, Abidjan, Nouvelles Éditions Balafons.
- DIOP Cheikh. Anta, 1990, *Alerte sous les tropiques*, Paris, Présence Africaine.
- FOLLEREAU Raoul, 1956, *Donnez-moi deux bombardiers...* Paris, Ordre de charité.
- HEGEL Friedrich, 1940, *Principes de la philosophie du droit*, trad de l'allemand par André Kaan, Paris, Gallimard.
- KANT Emmanuel, 1949, *Critique de la raison pratique*, trad. François Picavet, Paris, PUF.
- KANT Emmanuel, 1985, *Les fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Gallimard ; la Pléiade.
- MBEMBE Achille, 2016, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La découverte.
- REYCHLER Luc, 2000, *Construire la paix sur le terrain*, Bruxelles, Edition Grip.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1973, *Du contrat social*, Paris, Union Général d'Édition, Collection 10 /18.
- SPINOZA Baruch, 1966, *Traité politique*, trad. Ch. Appuhn, Paris, Flammarion.
- SYLLA Lanciné, 1985, *Actes du colloque international sur la paix*, 22-27 juillet 1985, Yamoussoukro, pp. 74-75.
- WEIL Eric, 1981, *Hegel et l'État*, Paris, J. Vrin.